

## Agora et vérité dans les cafés-philos

**Philippe Mengue**, Agrégé de philosophie, docteur d'État, co-animateur du café-philos d'Apt (France)

Je ne pense pas, contre la doxa commune régnant dans les cafés-philos, que la vérité, le savoir, ou la sophia rentre dans le cadre dudit café. Et quand on se réfère à l'expression de " recherche de la vérité ", on ne sort pas d'une ambiguïté, qui me semble devoir être avant tout dissipée. Si l'on entend par recherche de la vérité, par exemple, je cite le texte d'invitation au deuxième colloque des cafés-philos (Apt, août 99), " tenter d'aboutir à une vue d'ensemble sur laquelle toutes et tous puissent s'accorder ", ou bien commencer " à nous familiariser avec ce qui est pour tous à découvert de la même façon " - citation qui reprend un passage de Jean Beaufret -, alors je ne crois pas qu'on puisse et qu'on doive s'assigner une telle tâche. Pour le dire en clair : l'opinion ne peut être dépassée dans le cadre du café-philos. Non seulement, on ne peut pas, mais on ne le doit pas. Ce serait confondre ce qui relève en propre de la pensée philosophique et la façon dont le café-philos participe à la philosophie.

C'est pourquoi, par exemple, à mes yeux, il n'y a pas à se désoler que dans telle ou telle séance, portant sur " pensée et technique " on ne soit pas parvenu, comme le soulignaient certains l'an dernier, à une pensée philosophique véritable, à penser tout court. Car d'abord, qu'est-ce que ce penser véritable? Le connaît-on? À partir de quels critères en juge-t-on, sinon ceux préexistants que l'on apporte avec soi (et qui dans ce cas était le modèle heideggerien)? Et qu'est-ce qu'alors aurait été " penser ", sinon retrouver les attendus, les thèses de cet auteur sur cette question, en les faisant partager et en les explicitant du mieux possible? Mais alors, je le crains, ce n'eût pas été non plus vraiment penser, mais acquérir la conception ou doctrine d'un philosophe particulier, fût-il aussi éminent qu'Heidegger. Et aussi importante, nécessaire ou géniale soit-elle, apprendre sa doctrine n'est pas encore penser, vraiment penser, penser par soi-même, mais tout simplement acquérir ce que Kant appelle une connaissance " historique " (Logique, p. 22, éditions Vrin). Une connaissance, dit Kant, peut être quant à sa source " rationnelle " (issue de principes, a priori), elle peut, sur le plan subjectif, n'en pas moins être " historique " (provenant de données, de résultats d'une démarche qu'on enregistre sans pouvoir les rattacher à leur fondement rationnel expliquant pourquoi il en est ainsi). Une connaissance rationnelle, ou philosophique, peut donc devenir historique, et non philosophique, par la manière dont on l'acquiert, et quand on se contente d'enregistrer les données de la pensée d'un auteur, les résultats de sa réflexion, en répétant mécaniquement ce qu'il dit. Kant écrit : " On peut apprendre la philosophie sans être capable de philosopher. Donc celui qui veut devenir vraiment philosophe doit s'exercer à faire de sa raison non un usage d'imitation et pour ainsi dire mécanique, mais un usage libre " (Ibid. p. 22). Et, ajoute Kant, à supposer que telle ou telle pensée soit tenue pour " La " philosophie existante, vraie, " nul de ceux qui l'apprendraient ne pourrait se dire philosophe, car la connaissance qu'il en aurait demeurerait subjectivement historique " (Logique p. 26).

## UN NON-SÉMINAIRE ET UN NON-COURS

Pour qu'il n'en soit pas ainsi, pour sortir de ce rapport purement " historique " et non philosophique à la philosophie, pour commencer à penser ou à philosopher vraiment, il aurait fallu sans doute que le café-philo se soit transformé en séminaire heideggerien, ou quelque chose comme ça, et que la phase de simple apprentissage fut dépassée, toutes conditions que le café est absolument incapable de remplir. Le café-philo ne peut ni ne doit être transformé en un lieu de dispensation ou d'inculcation d'une doctrine philosophique privilégiée, fût-elle jugée la plus importante pour notre temps, sans trahir ce qui me semble être un des principes éthiques des plus constitutifs de ce lieu de libre parole. D'après ma propre expérience au café d'Apt, seuls des points de doctrine bien ciblés par rapport au débat en cours (des distinctions classiques de concepts empruntés à tel ou tel auteur, par exemple), ont pu être rapidement évoqués de façon bénéfique pour mettre en place une question philosophiquement bien formée. Les textes philosophiques sont certes nécessaires pour le café-philo, mais selon une utilisation très spécifique, très parcellaire et très prudente, car le café n'est pas une salle de cours de lycée ou d'université.

Il y a donc bien ici un débat entre nous et une dissension qui ne me paraît pas facilement résorbable, et qui engage le sens, la portée du café-philo. Le premier problème que je vous sou mets est donc le suivant : que veut dire ce dépassement de l'opinion dont on se targue tant? Et corrélativement, que faire de cette vérité à laquelle on oppose l'opinion, la doxa? Mais d'un autre côté, si l'on ne peut quitter la plan de la doxa, faudrait-il donc abandonner toute recherche de la vérité? À quoi servirait alors encore de discuter et réfléchir ensemble, confronter nos pensées, si l'on devait faire fi de tout rapport à la vérité?

## REDESCENDRE DANS LA CAVERNE

Ce que je veux soutenir est bien modeste par rapport à l'immensité du problème posé. Je voudrais d'abord battre en brèche le mépris à l'égard de l'opinion, l'attitude hautaine et altiè re, condescendante des philosophes à son égard. Car quoi, qu'est-ce qu'on a d'autre, après tout, dès qu'on descend du piédestal auquel la " pensée " nous aurait soit-disant haussé, sinon des opinions? Qu'est-ce qu'élever le débat quand ce qu'on propose n'apparaît jamais que comme une opinion?

Et en effet, dans ce plan de discussion, dans cet espace public de parole ouvert au tout venant et donc à la plèbe, au démos, que devient le beau savoir philosophique, l'idée du grand philosophe, sinon une opinion, comme les autres à côté des autres : l'opinion de Descartes, Kant, Heidegger ou Platon, opinion en rivalité et en contradiction avec celles d'un chacun ou d'autres philosophes, sans privilège aucun, obligée de se défendre et de se battre dans une caverne d'ombres! Il n'y a rien de plus irritant pour le penseur, c'est sûr! C'est à désespérer, une si belle idée ou pensée, salie du seul fait d'être au contact des autres, ravalée au niveau des autres parce qu'elle n'est plus seule dans l'éther de son déploiement, mais descendue dans le marécage des opinions, devenue, ce qu'elle redoute par dessus tout : une opinion comme une autre, comme il y en a tant d'autres! Il y a là une mélancolie véritable, un désespoir, le mot n'est pas trop fort, qui étreint tout philosophe dès qu'il y

songe. Mais ce pathos ne lui donne pas tous les droits, en particulier celui de la fuite, du retranchement à l'égard de la Cité. Car cette réduction à l'opinion, c'est le réel de la pensée, son statut effectif, dès qu'on descend des cimes prétendues et qu'on paraît sur l'agora, au milieu de la foule des chicaneurs, rhéteurs et autres sophistes, dès qu'on affronte les concurrents et les prétendants. On comprend le réflexe aristocratique de la plupart des philosophes, et ce dès Héraclite et Parménide, leur mépris de la multitude, ou comme dit Spinoza, du vulgaire, et leur retrait de la Cité dans la pureté de la pensée et l'inviolabilité supposée du système ou de la doctrine. Et pourtant, on le sait, quitter ce terrain, cette agora, c'est renoncer à l'effectivité, à la seule réalité humaine, celle de la Cité. Il faut " redescendre " dans la caverne et subir l'affront où la pensée, aux yeux des aveugles, sera prise pour une opinion comme une autre. Car la caverne, les ombres, nous y sommes, ça c'est sûr, et nous n'avons, peut-être, que cela. Qu'a donc à faire le philosophe, et peut-il le rester, dans cet espace public, populaire, plébéen, de libre discussion, qui ressemble plus à une foire (aux idées) qu'à une méditation, un dialogue, un essai, une théorie, un système, etc. soit toute forme que peut prendre la pensée philosophique?

Il faut revenir à ce plébéen de Socrate, que Nietzsche, en raison de cet aspect populaire, populacier, prenait de haut. L'an dernier et en raison de ces problèmes-ci, j'ai proposé l'idée que le café-philo ait vocation de déployer le moment socratique, ou ce que j'appelle le plan agoraïque de la philosophie<sup>1</sup>. Je m'explique.

## LA VÉRITÉ COMME SIMPLE VISÉE

On ne peut se passer de toute référence à la vérité. Mais, ici, attention. Quand le café-philo est conçu comme recherche de la vérité on doit entendre que la vérité est uniquement présente par sa forme. La vérité y est à jamais de l'ordre d'une simple exigence indéterminée, d'un horizon, et seulement cela. Kant disait Idée. Ce qui veut dire qu'il y va d'une recherche indéfiniment ouverte et toujours à recommencer, avec chaque sujet ou thème, à l'intérieur de chaque séance, et qui n'aboutit jamais à constituer une réponse suffisante, un savoir. La tâche du café-philo est de maintenir vivante, contre toutes les tentations d'enlèvement dans le sommeil d'une opinion ou la sûreté d'une doctrine déjà acquise, l'exigence de la vérité condamnée à rester une visée vide, non remplie, indéfiniment ouverte dans l'avenir et universellement ouverte à chacun dans l'espace public de la communauté politique. Dit autrement, la fonction du café-philo me semble résider dans le traçage d'un plan de pensée, le dégagement d'une agora vide, ouverte, accueillante à l'égard de toute opinion ou pensée, et où on y fait l'épreuve socratique du manque de savoir, de pensée (le " je sais que je ne sais rien ").

Ma thèse concernant le café-philo est que ce plan, comme moment et lieu de confrontation des opinions, ne peut et ne doit pas être dépassé. Or, il me semble que l'on néglige complètement cet aspect capital. On doit comprendre, en effet, que l'existence de ce plan agoraïque de libre discussion, indéfiniment ouvert, n'est pas une donnée toute faite, toute prête, qui appartiendrait par nature au café-philo. Ce plan, il faut, en effet, le faire, il faut le tracer. C'était la tâche propre à Socrate telle qu'on la voit dans les dialogues aporétiques du jeune Platon. Il ne dispensait aucune doctrine. Et, cette

tâche, c'est encore celle de l'animateur, comme des participants des café-philo d'aujourd'hui, car pas plus qu'à l'époque de Socrate nous ne sommes en possession de " la " philosophie vraie.

Il ne s'ensuit pas que l'animateur puisse se dispenser d'une compétence philosophique. Tout au contraire, l'exemple de Socrate nous le montre, et qui nierait qu'il détenait une compétence! Et laquelle! Tendre, et à chaque séance à retendre ce plan, rien n'est plus difficile, quoiqu'il semble. La preuve en est qu'on peut échouer, quels que soient le sujet et la qualité des intervenants, la séance étant alors ratée. Mais, le point décisif pour moi est que cette compétence ne peut jamais être au service de l'inculcation d'une doctrine particulière et qu'elle doit servir à ouvrir l'espace de réflexion, à tracer le plan de pensée, acte qui se suffit à lui-même dans le cadre du café.

J'insiste. Tracer le plan, n'est pas détruire, dépasser, surmonter, se débarrasser des opinions en les laissant derrière soi. La positivité, la fécondité, toujours oubliées de ce plan est de rendre à la pensée sa légèreté. Je ne sais si la pensée nous vient du ciel et si notre âme a des ailes pour monter vers la plaine intelligible de la vérité, comme le dit Platon dans le Phèdre, mais toute pensée, sauf quand elle est réduite au statut d'une opinion où elle est lourde comme un bloc de béton, est par essence légère. Le plan agoraïque est ce qui allège les opinions, et par là leur confère la forme de la pensée, mais la forme seulement. Tracer le plan n'est pas dépasser l'opinion mais consiste à lui faire perdre son poids interne, son caractère massif, compact, ancré, pour la rendre à l'épreuve de son inconsistance, de son caractère délié, aléatoire, flottant sur le gouffre du non savoir. L'opinion dans son contenu reste ce qu'elle est, mais dans son statut ou sa forme elle devient affectée d'un coefficient de problématisation. Elle devient hypo-thèse, conjecture, une simple pro-position offerte aux autres et soumise à examen, direction de recherche, repère momentané, etc. On ne croira pas que cette transformation est réservée à l'opinion. Car comme on l'a vu, sur ce plan, c'est toute idée, toute conception qui devient simple hypothèse, essai, tentative... C'est un devenir qui affecte toutes les idées, tous les savoirs, même les plus sûrs et les mieux fondés.

## ÉPROUVER LE VIDE DE TOUTE PENSÉE

On se demandera sans doute où est le bienfait d'un tel traitement en ce qui concerne les pensées véritables, celles des "grands" philosophes, ou tenus pour tels. Pourtant cette cure d'amaigrissement est nécessaire et féconde, même et surtout pour les idées relevant d'un savoir philosophique proprement dit, aussi paradoxal que cela paraisse. Car, la pensée ne peut être elle-même sans en permanence faire retour, non à la pensée de Présocratiques qui jouaient autant le rôle de mages et de devins que de philosophes aux yeux de la foule, mais, ce qui est tout autre chose, à sa propre inconsistance de principe, à son vide de fondement, à son manque propre de savoir. La pensée ne peut véritablement penser sans retrouver, et laisser transparaître la conscience que toute idée, toute théorie n'est jamais, comme le dit Deleuze, qu'un radeau qu'on lance sur le chaos de l'être, et dirai-je le vide, la béance socratique du non savoir. Le savoir philosophique, chez la plupart des philosophes ne tend que trop en général à oublier, et à faire oublier, cette situation du penseur. Allons jusqu'à nous demander si le savoir philosophique n'aurait pas pour fonction de masquer le vide du non-fondement sous jacent à toute pensée, et difficilement supportable comme tel? Le rôle

du savoir philosophique ne différencierait pas alors de l'opinion avant son traitement dans le plan agoraïque, socratique, et le sens commun aurait bien raison de ne pas faire la différence entre ses opinions et celle des philosophes, les uns et les autres, apparaissant tout aussi pleins et sûrs d'eux-mêmes. Non pas prouver et constituer un prétendu savoir, ou l'exposer, mais éprouver le vide, la béance ou le "Xaos" sur lequel se tient toute pensée, idée, conception philosophique.

On le voit, le plan vide de pensée n'est pas un intermédiaire, une médiation destinée à s'effacer dans le moment ultérieur de l'acquisition du savoir, l'approche de la vérité, le découverte, l'illatence, etc. Ce n'est pas une étape préparatoire pour autre chose. Le traçage du plan a sa fécondité propre, en soi. Il nous conduit au bord du pensant, de la philosophie, à son bord externe, mais en même temps indissociable d'elle comme savoir, système, pensée de l'être, etc. Le café-philo, qui ne se prête ni à la recherche de la science, ni à la création de concept propre à la philosophie selon Deleuze, ne peut non plus se réduire à un simple brassage d'opinions, virant à une sorte de happening à la mode. Il procède au traçage d'un plan de pensée qui n'est pas philosophique, qui est pré-philosophique (puisque la philosophie est caractérisée comme pensée ou création de concept). Que le plan ne soit pas philosophique, on le voit bien puisque ce plan est à double face et qu'il appartient, sur son envers, tout aussi bien au domaine du politique, à la démocratie. De ce point de vue, le café-philo ne serait donc pas philosophique.

Mais pourtant, en même temps, ce plan est indissociable de la philosophie et de la pensée. Celle-ci, à moins de se figer en une opinion rigide ou de virer en idéologie, ne peut oublier, comme le rappelle Deleuze, le Chaos qu'elle tente de traverser avec ces planches plus ou moins bien ajointées que constituent les concepts philosophiques. Tout en étant pré-philosophique, le plan socratique est en même temps présent au cœur de la philosophie comme ce qui la fait battre. Ce qui explique que Socrate, qui trace ce plan et donc se tient droit devant l'abîme, a toujours été insituable, atopique, dans la philosophie, à la fois interne et externe à elle, en position d'intra-externalité, si l'on veut. Le plan socratique a le mérite de nous rappeler sans cesse que, comme le disait Kant, "la philosophie n'existe pas encore" (Logique, p. 26). Kant demande, en conséquence très justement, et ce sera notre conclusion :

"Jusqu'ici on ne peut apprendre aucune philosophie; car où est-elle, qui la possède et à quoi peut-on la reconnaître? On ne peut apprendre qu'à philosopher, c'est-à-dire à exercer le talent de la raison dans l'application de ses principes généraux à certaines tentatives qui se présentent". (Critique de la Raison Pure, traduction française, PUF, p. 561).

---

(1) Voir l'article de Diotime - L'AGORA n° 4, déc. 1999 : "Café-philo : le moment agoraïque de la philosophie".